

Chansons à lire

Trois des « Dix chansons de Gaultier-Garguille »

[La note de présentation qui suit est issue du recueil « Dix chansons de Gaultier-Garguille », éditions *Recoins & Cie*]

« Hugues Guéru (vers 1581 – 1633), célèbre comédien de l'Hôtel de Bourgogne, plus connu sous le nom de scène devenu proverbial de Gaultier-Garguille (il prenait celui de Flécbelles pour les rôles sérieux), a composé un petit recueil de chansons en 1632. Parmi les soixante-six illustrations du genre qu'il propose, en voici dix, aussi délectables que variées. Elles sont tour à tour absurdes, scatologiques, et par prédilection gaies et licencieuses. Le compagnon farceur de Gros-Guillaume et de Turlupin (qui lui accordent leur solennelle mais très superflue approbation en tête du volume), l'ami de Tabarin et de Mendor, les illustres charlatans amuseurs de la place Dauphine, donne, au crépuscule de sa carrière, un réjouissant exemple de cette libre franchise qui caractérise le premier XVIIème siècle ».

Quelqu'un me dit en secret
Que ma femme est trop gaillarde
Et que, si je n'y prends garde,
Un jour j'en aurai regret.
Mais je pense qu'il est plus doux
D'être cocu que jaloux.

Je sais bien que tous les jours
Elle apprend les afféteries
Que le Cours et les Tuileries
Sont ses écoles d'amour.
Mais je pense qu'il est plus doux
D'être cocu que jaloux.

Je sais bien que tous les jours,
Feignant d'aller voir sa voisine,
Ou visiter sa cousine
Elle va voir ses amours.
Mais je pense qu'il est plus doux
D'être cocu que jaloux.

Tout le plus réconfort
Qu'en ce mal je me promette
Est de rendre ce qu'on me prête

Sans m'en affliger si fort,
Et de croire qu'il est plus doux
D'être cocu que jaloux.

Je perdis au soir ici
Le plus joli guillery,
Je le mis dans une cage
Qui avait le cul percé.
Obligez-moi de le rendre,
Mesdames si vous l'avez.

Je le mis dans une cage
Qui avait le cul percé,
Le guillery fut volage
Bien tôt il s'en est allé.
Obligez-moi de le rendre,
Mesdames si vous l'avez.

Le guillery fut volage,
Bien tôt il s'en est allé,
Regardez dessous vos jupes,
S'il n'y sera point volé.
Obligez-moi de le rendre,
Mesdames si vous l'avez.

Regardez dessous vos jupes,
S'il n'y sera point volé,
Demandez à vos servantes
S'elles ne l'ont point caché.
Obligez-moi de le rendre,
Mesdames si vous l'avez.

Demandez à vos servantes
S'elles ne l'ont point caché ;
Il ne connaît pas leur cage,
Il n'y voudra pas chanter.
Obligez-moi de le rendre,
Mesdames si vous l'avez.

Il ne connaît pas leur cage,
Il n'y voudra pas chanter,
Et si elles l'importunent,
Elles le feront pleurer.
Obligez-moi de le rendre,

Mesdames si vous l'avez.

Un gros garçon de village
Cullebutait sur du foin ;
Margot le voyant de loin
S'approche et tint ce langage :
Ta cullebute ne vaut rien,
Un peu d'aide fait grand bien.

Tu fais bien le difficile
Et fais peu d'état de moi,
Me voyant si près de toi,
Va cullebuter sans fille.
Ta cullebute ne vaut rien,
Un peu d'aide fait grand bien.

Un mâle et une femelle
Ont un plaisir plus parfait ;
Car la chute que l'on fait
Est beaucoup plus naturelle.
Ta cullebute ne vaut rien,
Un peu d'aide fait grand bien.

Quand elle eut dit la parole,
Ce drôle l'a cullebutée ;
Mais, se sentant culletée,
A crié comme une folle :
Connais-tu pas, grand vaurien,
Qu'un peu d'aide fait grand bien !

« Marin à quai », Clément Bertrand

J'écoute au fond d'un coquillage
Rugir des colères marines,
Pendant qu'émerge des sillages
Une effervescence aspirine,
Quand la mer s'offre par paquets
Comme un cadeau empoisonné,
Furieuse d'être moissonnée,
Je ne suis qu'un marin à quai...

Parait qu'un mec né dans un' ferme
Eut le cran de marcher sur l'eau,
Mais naviguer sur la terr' ferme
Ne demand' pas moins de culot,
Il peut rabaisser son caquet,
J'ai pas fait des vagues d'un don
En somme plus ou moins bidon,
Je ne suis qu'un marin à quai...

C'est pas sur un bateau pirate
Que mes cauchemars m'ont conduit,
Je sais la vague scélérate,
C'est le Léviathan d'aujourd'hui,
La nuit gueulait comme un roquet,
Le roulis, le cri des poulies,
Et la pluie qui mouillait mon lit,
Je ne suis qu'un marin à quai...

Même pour les plus recalés,
Pas besoin de l'institutrice,
Pour comprendre que l'eau salée
Creusait à vif nos cicatrices,
Des oiseaux jouaient les coquets
En s'engluant dans des grumeaux,
Deux points, fermez les guillemots,
Je ne suis qu'un marin à quai...

Je te tutoie à perdre haleine
Et tu murmures mon prénom,
Quand on massacre tes baleines,
Je me sens pousser des fanons,
Sûr qu'avec toi, j'ai le ticket
Mais lorsqu'on accepte ta bague
C'est après qu'on passe à la drague,
Je ne suis qu'un marin à quai...

Au bistrot, les anciens dissèquent
La nostalgie sous des casquettes,
Ici le ressac fait cul sec,
D'une traite on boit sa retraite,
Sans rendre le dernier hoquet,
Je flotte aux bouchons des bouteilles
Pour nager du bout des orteils,
Je ne suis qu'un marin à quai...

Le calendrier perd ses feuilles

Et la Toussaint se chrysanthème,
La mort trépassait notre seuil
A la veille de ton baptême,
Là-bas, derrière les bosquets,
Une plaque de nom de rue
Rappelle un papa disparu,
Je ne suis qu'un marin à quai...

Des chevaux s'agacent aux boxes
De n'être déjà dans la course,
A l'hippodrome d'équinoxe,
On a parié sur la Grande Ourse,
La lune s'invente jockey,
L'océan remonte au galop,
Puis repart avec le gros lot,
Je ne suis qu'un marin à quai...

Le temps délègue ses caprices
Aux grains du sablier des plages,
Et laisse aux claquements des drisses
La besogne du minutage,
Tant qu'a jailli d'un freluquet,
Un homme né sous ton burin,
Qui t'adore autant qu'il te craint,
Et qui n'est qu'un marin à quai...

A force d'errer dans tes ports,
Je verrai poindre à l'horizon
L'heure où l'eau du corps s'évapore
Pour mieux pleurer dans ma maison,
Mais sur l'onde, pas un bouquet
Ne dérivera d'émotion
Puisque tu sais nos relations,
Je ne suis qu'un marin à quai...

« Le fondeur de canons », Gaston Couté

Je suis un pauvre travailleur
Pas plus méchant que tous les autres,
Et je suis peut-être meilleur
O patrons ! que beaucoup des vôtres ;
Mais c'est mon métier qui veut ça,
Et ce n'est pas ma faute, en somme,

Si j'use chaque jour mes bras
A préparer la mort des hommes...

Pour gagner mon pain
Je fonds des canons qui tueront demain
Si la guerre arrive.
Que voulez-vous, faut ben qu'on vive !

Je fais des outils de trépas
Et des instruments à blessures
Comme un tisserand fait des draps
Et le cordonnier des chaussures,
En fredonnant une chanson
Où l'on aime toujours sa blonde ;
Mieux vaut ça qu'être un vagabond
Qui tend la main à tout le monde.

Et puis je suis aussi de ceux
Qui partiront pour les frontières
Lorsque rougira dans les cieux
L'aurore des prochaines guerres ;
Là-bas, aux canons ennemis
Qui seront les vôtres, mes frères !
Il faudra que j'expose aussi
Ma poitrine d'homme et de père.

Ne va pas me maudire, ô toi
Qui dormiras, un jour, peut-être,
Ton dernier somme auprès de moi
Dans la plaine où les boeufs vont paître !
Vous dont les petits grandiront
Ne me maudissez pas, ô mères !
Moi je ne fais que des canons,
Ça n'est pas moi qui les fais faire !

« Chocolat », François Corbier

Dans un vieux bourg du limousin
Y'a une bicoque, un magasin
Qui fait épicerie, bistrot,
Librairie, refuge à moineaux.
Sur un mur à l'encre de Chine
Y'a un portrait de Bakounine

Et sur une étagère en bois
Quelques pépites de chocolat.

L'épicier garde le moral
Jamais il ne crie au scandale
Quand un gamin passe par là
Pour lui gauler du chocolat.
Il n'en fait pas toute une affaire
Et quand vient l'heure de l'inventaire
Il inscrit au compte des rats
La tablette qui n'est plus là.

Il n'a pas mis de caméras,
Du pièges pour arrêter le bras
Des voleurs, ni aucun chien-loup
Suivant un vigile partout.
Pas de mine antipersonnelle
Pas de lâché de gaz mortel !
Quand il suspecte un galapiat
Il grogne sans faire d'éclat.

Quand le petit d'un vacancier
A rempli ses poches, l'épicier
N'a pas appelé la police
Pas fait une action en justice.
Il n'a pas souhaité qu'au mitard
On puisse boucler le moutard
Mais un voisin les dénonça
Au maire, aux flics et au prélat.

Et au p'tit jour le lendemain
Sont entrés dans le magasin
Les paras, les chars, l'aviation
Et les barbus de la Légion
En hurlant : « Sus au terroriste,
Mort à l'épicier, l'anarchiste !
Mort à l'ennemi, au Judas ! »
Ils l'ont fic'lé sur son mat'las.

Ils ont mis le feu aux bouquins,
Semé la zone au magasin,
Tabassé les quelques amis
Qui rêvassaient dans l'épicerie.
Quand il est parti menotté
Pour un séjour à la Santé
J'ai pensé comme les villageois :

« Que de bruit pour du chocolat ! »

« Mon verre est vidé », Jean Richepin

Dans un verre de Bohême
Creux comme un ravin
J'ai versé du vin que j'aime
J'ai versé du vin
Mon estomac peu sévère
S'en est inondé
J'avais du vin plein mon verre
Mon verre est vidé

Le vin fumeux de la gloire
Tenta mon cerveau
Et je voulus aussi boire
De ce vin nouveau
Ce vieux tonneau qu'on révère
Je l'ai débondé
En songe il remplit mon verre
Mon verre est vidé

L'amour est une piquette
Qui mord le palais
Or je m'en suis mis en quête
Du bouge au palais
Effeillant la primevère
Dans ce vin fraudé
J'ai bu l'amour à plein verre
Mon verre est vidé

Loin des chants et des vacarmes
Dans un coin bien clos
J'ai fait du vin de mes larmes
Et de mes sanglots
Mis en croix sur un calvaire
De fiel transsudé
J'ai bu sans pâlir mon verre
Mon verre est vidé

Après tant de boissons vaines
Que boire à présent

Reste le sang de mes veines
C'est du mauvais sang
N'importe je persévère
De mon cœur ridé
Le sang pleure dans mon verre
Mon verre est vidé

N'importe je persévère
De mon cœur ridé
Le sang pleure dans mon verre
Mon verre est vidé
Le sang pleure dans mon verre...

« Les milices », Jean-Roger Caussimon

Préparez vos fusils et créez vos milices
Nostalgiques du tir et chasseurs sans gibier
« Des fois que des loubards viendraient dans le quartier »
Suivez votre penchant, soyez de la Police !...
A l'abri des volets de vos pavillons tristes
Meublez vos insomnies jusqu'au jour incertain
Car la rue est peuplée de sombres anarchistes
De noirs, de Portugais et de Nord-Africains...

Vous, vous êtes français, français à part entière
Même anciens combattants et parfois résistants
Et cet obscur chemin de torture et de sang
Certains le referaient s'il était à refaire...
Vous avez mérité, avant le dernier souffle
De vivre dans le calme et la tranquillité
D'endosser vos gilets, de chausser vos pantoufles
Et de fermer les yeux sur la réalité...

Mais la réalité déferle à votre porte
Vous ne comprenez rien à sa vague rumeur
Et vous confondez tout... Parfois vous avez peur
D'un signe avant-coureur que le vent vous apporte...
Vous percevez des pleurs et des cris de souffrance
Des chants de liberté, l'écho d'un attentat
Vous pensez que la guerre est encor loin de France
Et vous faites confiance à votre chef d'état...

« Etudiants et voyous, c'est bien la même engeance ! »
C'est écrit, noir sur blanc, dans votre quotidien
Faites dresser des murs et dressez votre chien
Pensez, dès maintenant, à votre auto-défense !...
Et quand des jeunes gens défilent en cortège
Toujours on vous les peint « veules et fainéants »
Alors, vous les reniez, vous tombez dans ce piège
En oubliant qu'ils sont enfants de vos enfants !...

Ils savent, mieux que nous, de quoi le monde crève
Que le temps des robots vient à pas de géants
Qu'on sacrifie l'esprit au profit de l'argent
Comme on tue la nature et la joie et le rêve...
Préparez vos fusils et créez vos milices
Nostalgiques du tir et chasseurs sans gibier
Suivez votre penchant, soyez de la Police
« Des fois que des loubards viendraient dans le quartier ! »

« Requiem », Léo Ferré

Pour ce rythme inférieur dont t'informe la Mort
Pour ce chagrin du temps en six cent vingt-cinq lignes
Pour le bateau tranquille et qui se meurt de port
Pour ce mouchoir à qui tes larmes font des signes

Pour le cheval enfant qui n'ira pas bien loin
Pour le mouton gracieux le couteau dans le rouge
Pour l'oiseau descendu qui te tient par la main
Pour l'homme désarmé devant l'arme qui bouge

Pour tes jeunes années à mourir chaque jour
Pour tes vieilles années à compter chaque année
Pour les feux de la nuit qui enflamment l'amour
Pour l'orgue de ta voix dans ta voix en allée

Pour la perforation qui fait l'ordinateur
Et pour l'ordinateur qui ordonne ton âme
Pour le percussionniste attentif à ton cœur
Pour son inattention au bout du cardiogramme

Pour l'enfant que tu portes au fond d'un autobus
Pour la nuit adultère où tu mets à la voile

Pour cet amant passeur qui ne passera plus
Pour la passion des araignées au fond des toiles

Pour l'aigle que tu couds sur le dos de ton jean
Pour le loup qui se croit sur les yeux de quelqu'un
Pour le présent passé à l'imparfait du spleen
Pour le lièvre qui passe à la formule Un

Pour le chic d'une courbe ou tu crois t'évader
Pour le chiffre évadé de la calculatrice
Pour le regard du chien qui veut te pardonner
Pour la Légion d'Honneur qui sort de ta matrice

Pour le salaire obscène qu'on ne peut pas montrer
Pour la haine montant du fond de l'habitude
Pour ce siècle imprudent aux trois-quarts éventé
Pour ces milliards de cons qui font la solitude

Pour tout ça le silence

« Ton cul est rond », Allain Leprest

Ton cul est rond comme une horloge
Et quand ma fatigue s'y loge
J'enfile le temps à rebours
Je mate l'heure sous ta jupe
Il est midi moins deux minutes
Et je suis encore à la bourre

Promis demain j'arriv'rai pile
Pour faufiler ma grande aiguille
Sous le cadran de ton bidule
On s'enverra jusqu'au clocher
Et mon cœur comme un balancier
Ondulera sous ta pendule

Dis-moi au chrono de tes reins
Quand passera le prochain train
Combien coûtera le trajet
J'ai tant couru contre ta montre
Voici qu'à l'heure de la rencontre
Je me sens des doigts d'horloger

“Time is money” et puis ta sœur
Si on t’avait demandé l’heure
On saurait qu’le temps c’est d’amour
Ton cul est rond comme une horloge
Et quand ma fatigue s’y loge
J’enfile le temps à rebours

« Le sang », Rémo Gary

Coquelicot de la chanson
Eclaboussures sur le poteau
Goutte ou symbole de boisson
C’est de la teinture de drapeau
Ça a la couleur du croissant
Le sang

Ça coule encore quand rien ne bouge
Et ça noircit dans les ravins
Ça se confond dans la mer rouge
C’est la mare ou c’est le grand bain
Qu’on fait couler pour les puissants
Le sang

Voilà le festin des empires
L’ordinaire de la sangsue
Voilà le pinard des vampires
Tache intime sur le tissu
L’indice qu’on laisse en naissant
Le sang

C’est la sève des carabines
La seule raison de l’arme blanche
Ça couche avec des guillotines
Sur le billot où ça s’épanche
Nombreux sont morts en le pissant
Le sang

Le bleu sous la peau l’hématome
Celui des princes bleu aussi
Au flacon cherchant les symptômes
Et à la mort et à la vie

Pacte d'amour adolescent
Le sang

De la chaleur à fond les cales
Des vaisseaux gorgés d'oxygène
A l'ilot du cœur font escale
Débarquant nos plaisirs, nos gênes
On le voit quand on voit Ouessant
Son sang

De l'aorte à la carotide
Ça doit circuler sans répit
C'est l'encre de l'encrier vide
Pour qui veut écrire son dépit
Avec, en un mot comme en cent
Le sang

Quand il est tout noir, il me trouble
Il ne fait qu'un tour, il revient
Imbibé, alors je vois double
Bouillant quand le désir survient
Je n'pourrais jamais aimer sans
Le sang

Petite fleur qui coagule
Sur ta robe des beaux dimanches
Rouge filet qui funambule
Au bord de ta sandale blanche
A l'aurore de tes treize ans
Le sang

Du sang des hommes au sang des femmes
Toujours versé dans la douleur
On en a joué toutes les gammes
De l'hôpital au champ d'honneur
Jusqu'aux quarantièmes rougissants
Le sang